



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée, N^o 25.

*Robe de percale garnie de bouillons en mousseline et d'entre-deux de tulle,
Coiffure de l'invention de M^r Michalon, associé de M^r Bouchereau, Rue Froienne, N^o 12.*

PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois: dont une d'homme. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n^o. 25; chez COLLIN DE PLANCY, libraire, boulevard Montmartre, n^o. 25; PAIN-PARRE, PONTHEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq S.-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

MODES.

VOUS avez donc abandonné les blouses, ma chère Éméline? il n'y a pas huit jours encore vous étiez déterminée, disiez-vous, à ne pas quitter ce costume de tout l'été: rien n'était plus gracieux, plus commode à la campagne. Vous aviez employé deux pièces de perkale à faire des blouses du matin: les unes devaient être garnies en petites malignes très-étroites, les autres en mousseline brodée, ou avec de beaux entre-deux en tulle, sans parler de celles en perkaline de couleur, en ginguant, en zéphirine; et que sont donc devenus tous ces nombreux projets, ma chère amie?... Hier vous me parliez aussi d'une blouse en barège tourterelle, dont la garniture se composait de liserets placés en zig-zag,



formant un dessin à la grecque, qui devait vous donner l'apparence d'une moderne Lacédémonienne; et aujourd'hui je vous vois en robe façonnée, n'ayant exactement que la tournure gracieuse d'une élégante Parisienne. Que sont donc devenus vos goûts pour l'antiquité?... mon amie, souvent l'apparente légèreté de notre esprit peut servir à cacher les vertus douces et modestes que nous pratiquons dans le silence... Voici l'apologie de mon inconstance : J'étais ces jours derniers chez M^{me}. D..., lorsqu'une jeune personne vint s'y présenter; la décence de son maintien, la mélancolie répandue sur tous ses traits attira d'abord mon attention. Eh quoi! me disais-je, la douleur semble avoir déjà laissé des traces sur une physionomie où l'on ne devrait apercevoir que l'expression du bonheur! si jeune encore, aurait-elle connu l'infortune? Sa mise, plus que simple, n'annonçait que trop, hélas! que l'adversité avait frappé cette intéressante victime, à peine à son entrée dans la vie, et que le malheur avait devancé les plaisirs qui semblent devoir embellir les premières années de la jeunesse. En effet, cette jeune créature venait solliciter, non des secours avilissans, non cette humiliante pitié qui souvent froisse le cœur du malheureux, qui pourtant est forcé de l'implorer, mais elle venait demander quelques légers ouvrages; elle avait du courage, car elle avait une mère, et son travail seul devait soutenir les besoins de sa vieillesse.

Ah! combien de fois le courage, dernière ressource des malheureux, pourrait relever l'infortune, s'il rencontrait le moindre appui! qu'on lui trace un seul instant un chemin favorable, il s'y lance avec ardeur, et il retrouve avec l'espérance toute l'énergie des vertus qui restaient écrasées sous le poids de l'adversité.

Les manières distinguées de cette jeune fille, la pureté de son langage, attestaient que son éducation avait été soignée, et que sans doute elle était née pour un meilleur sort. C'est alors, mon amie, que ces réflexions et la vue de cet être si jeune et si timide me donnèrent l'idée de lui proposer quelque travail qui pourrait lui procurer un salaire utile sans être humiliant, et me donnerait à moi la jouissance de faire le bien sans avoir le pénible embarras d'offrir le bienfait. J'envoyai de suite chercher tulle, percale, mousseline, et je me

fis conduire chez mademoiselle., rue de la Harpe. Là, je vis que ma pitié n'avait point été abusée : le tableau touchant de cet intérieur malheureux ne me prouva que trop toute la vérité du récit de la jeune fille, et dès-lors ces colifichets dont je m'étais entourée devinrent pour moi des objets précieux. Non, les préparatifs d'une toilette de bal, les apprêts du costume le plus brillant n'ont jamais fait éprouver à mon cœur la douce émotion que je ressentais en voyant ces petits chiffons, dont pour la première fois peut-être l'emploi serait utile au malheur... Je pressentis que cette fois je verrais ma robe avec un plaisir qui ne serait pas inspiré par la coquetterie... Voyez, ajouta encore Éméline, ces bouillons froncés en zig-zag, séparés par du tulle, ne sont-ils pas posés avec un goût exquis? cette coupe de corsage n'offre-t-elle pas toute la grâce que l'on peut désirer? Oh! conviens-en, ma robe va très-bien; je dirai plus, je trouve qu'elle me rend jolie : elle a sur toutes celles que j'ai déjà portées l'avantage de me rappeler un souvenir touchant, et de me prouver que la pensée d'une bonne action peut embellir bien mieux encore que la toilette la plus riche et la plus élégante.

Presque tous les chapeaux de paille sont coupés à la bergère. Les plus habillés sont en paille blanche : on en voit beaucoup en sparterie ornée de gaze; d'autres en paille gaze, qui sont d'une fraîcheur charmante, mais qui n'ont pour tout ornement qu'un gros nœud ou un bouillon formé du même tissu.

On voit chez les premières modistes des turbans préparés pour les grandes soirées : ils sont en gaze et marabouts. Les ceintures de cuir sont fermées par une grosse plaque d'acier façonné.

On voit quelques coiffures à l'enfant, c'est-à-dire, les cheveux à demi-coupés, et tombant sur les épaules.

L'HOPITAL DES FOUS.

(Deuxième article.)

LE premier qui se présenta, portait une mine bien propre à confirmer Safad dans la pensée où il était, qu'il allait avoir

affaire à des fous; cet homme poussait de grands soupirs, et tantôt levait au ciel des yeux égarés, tantôt fixait ses regards sur la terre, de l'air le plus douloureux. Ah! dit-il au philosophe, ce sont nos iniquités qui ont attiré sur nous la colère de Dieu et du Prophète. On commence à douter des mystères que nous apprennent nos Imans; on veut détruire les monastères des Sautons et des Derwis; vous sentez bien que tout est perdu, et que si cette impiété se consomme, les blés ne mûriront pas, et nous mourrons tous de mort subite. — Safad l'assura que la récolte serait cette année plus abondante que jamais, et qu'il mourrait moins de malades qu'à l'ordinaire, s'ils pouvaient se résoudre à se passer de médecins.

Celui qui lui succéda était d'une trempe bien différente. Sa démarche était fière, il portait la tête haute, sa barbe épaisse et ses moustaches retroussées lui donnaient un air terrible. — Je suis homme de guerre, dit-il, et je viens offrir mes services au gouverneur; je compte qu'il ne les refusera pas. Il ne s'agit que d'une incursion dans les états du Mogol, pour laquelle on me nommera général. J'ai fait un plan de campagne si bien combiné, que je puis me flatter de faire périr deux cent mille Mogols d'une manière beaucoup plus expéditive que toutes celles qu'on a employées jusqu'ici; je compte d'ailleurs sur la satisfaction de mettre cinq à six villes à feu et à sang, après quoi je reviendrai chargé de gloire; et mon nom sera fameux, comme de raison, dans les Annales de la Perse. Vous me direz que nous sommes depuis long-tems en paix avec nos voisins; mais il est facile de trouver un prétexte pour la rompre; l'espèce humaine est la seule qui ait imaginé et porté à une certaine perfection l'art de s'entre-détruire, il est bon qu'elle n'en perde pas l'habitude. — Safad eut grand peur que ce fou ne devînt furieux, et se hâtant d'écrire son nom en lettres rouges sur ses tablettes, il le congédia.

Ceux qui m'ont précédé, lui dit le troisième, sont de vrais extravagans, et c'est du tems perdu que d'écouter leurs rêveries; pour moi, j'ai quelque chose de bien important à vous dire. Il y a trente ans que je cherche si les murailles de l'ancienne Babylone avaient vingt-six coudées de hauteur comme le prétendent certains savans, ou si elles n'en avaient que vingt-cinq et demi. Quant à leur épaisseur, j'ai démon-

tré invinciblement, dans une dissertation en deux volumes *in-folio*, qu'elles étaient certainement de trois coudées et sept palmes. De plus, c'est une opinion généralement reçue parmi nous, qu'il n'y avait chez les anciens Grecs que cent-cinquante-deux *Vénus*; mais cette opinion est erronée, et je suis en état de prouver que les anciens en connaissaient cent-cinquante-trois. J'ai fait dans ma vie sept à huit découvertes de cette force, et qui ne sont pas moins utiles à l'humanité; j'espère que pour récompenser mes travaux, notre magnifique gouverneur voudra bien m'accorder une pension de quelques mille sequins — Le philosophe sourit; et pour flatter un peu la folie de ce pauvre homme, il lui promit un grand talent d'or au premier du mois boedromion, où l'on allait entrer.

Après l'antiquaire, vint une femme qui avoua d'abord à Safad qu'elle n'était pas très-raisonnable. Il la plaignit, et lui sut bon gré de cette franchise. Ce n'est pas une faute, ajouta-t-elle; vous savez qu'on ne résiste pas à son cœur. J'ai lu dans ma jeunesse tant de romans, de poésies amoureuses, de pièces de théâtre, que j'ai été persuadée de bonne heure que l'amour est une passion invincible; j'ai toujours vu les héros amoureux et aimés; la nature, il faut l'avouer, aidait encore à l'effet de ces lectures: je me mariaï d'abord malgré mes parens; depuis mon veuvage, je n'ai pu empêcher mon cœur d'avoir des sentimens; mais tous les hommes sont des perfides; enfin j'ai une passion bien excusable pour un jeune homme de vingt ans; il n'y répond que par un respect qui me glace: il prétend que je serais sa mère; mais j'ai imaginé de venir demander pour lui à notre gouverneur une compagnie de spahis; je sais qu'il a grande envie d'être capitaine, et s'il me devait cette satisfaction, peut-être. . . . Safad l'interrompit, écrivit son nom, et mit à côté: *incurable*.

Un jeune homme entra ensuite d'un air riant et satisfait de lui-même. Je suis désespéré, dit-il, de vous interrompre pour une bagatelle. Vous me voyez: j'ai assez bon air, Dieu merci, je ne crois pas que dans Bagdad personne mette son turban, son schall et sa pelisse aussi élégamment que moi; et cependant je ne passe que cinq heures par jour à ma toilette. J'ai brouillé dans ma vie plus de cent femmes ensemble, j'ai troublé vingt ménages, et j'ai trompé je ne sais

combien de jeunes filles. Je fis, il n'y a pas long-tems, la cour à la nièce d'un *omrah* de mes amis; la pauvre enfant n'avait pas quinze ans, et y allait de la meilleure foi du monde; elle me donna un rendez-vous la nuit, j'en profitai, comme de raison, et comme de raison aussi, je ne la revis plus. La jeune personne en est tombée malade de chagrin, et a tout avoué à son oncle; de mon côté, vous sentez bien que j'ai publié l'aventure; l'*omrah* prend la chose au tragique, et veut me poursuivre en vertu des lois qui sont établies en Perse contre les séducteurs; j'espère que notre gouverneur lui imposera silence. Dans le fond je n'aimais pas du tout sa nièce; mais j'avais fait avec un de mes amis une gageure. — Safad mit sur ses tablettes : *Fou, ridicule et cruel.*

Un grand homme sec et pâle parut à son tour. Je suis poète dramatique, dit-il; notre gouverneur a établi très-sagement depuis quelque tems que nos pièces contiendraient toujours quelque leçon de vertu publique ou privée, qu'elles auraient un but moral; mais il y a une petite difficulté, dès qu'une pièce de théâtre ne flatte pas les opinions dominantes des spectateurs, elle est infailliblement sifflée. Assurément j'ai grande envie d'être utile, mais je n'ai pas moins envie de réussir; je vous avoue que cela m'embarrasse. — Dieu soit loué! dit Safad en lui-même, en voici un qui sortira de l'hôpital. Mais en continuant l'entretien, il trouva le poète si gonflé de son talent, si prompt à se louer, si intolérant du moindre éloge donné à ses rivaux, qu'il pensa que personne n'avait plus de droit à une loge dans le *San-hedar*.

Enfin, de tous ceux que vit le philosophe, il n'y en eut pas un seul qui n'excitât sa pitié ou son sourire, pas un seul qui ne se moquât de tous les autres, et ne fit l'apologie de sa propre extravagance.

Il se promettait de rendre compte à Mahammad, avec lequel il devait souper, de l'examen qu'il avait fait; mais il fut bien surpris, en se mettant à table, de reconnaître parmi les convives plusieurs des fous qu'il avait vus le matin; il ne put s'empêcher de le dire; la méprise s'éclaircit; les prétendus fous, qui, à leur faiblesse près, étaient d'assez bonnes gens, furent les premiers à rire, et le souper fut très-gai.

Mon cher Safad, dit le gouverneur en se levant de table,

voire solitude ne vous avait point appris à connaître le monde ; vous le voyez, c'est un grand hôpital de fous ; chacun de nous habite sa loge et s'y plaît, et celui qui se croirait le seul sage serait plus fou que tous les autres.

VARIÉTÉS.

STANCES.

SALUT, vallon charmant, où mon heureuse enfance
S'écoula dans la paix au sein des doux plaisirs ;
Je puis donc te revoir après quinze ans d'absence,
Et chercher dans ton sein d'innocens souvenirs.

Quand j'étais loin de toi, le foyer de mes pères
M'apparaissait souvent pour calmer mes regrets ;
Vers ces lieux j'adressais mes vœux et mes prières,
Et ton doux souvenir ne me quittait jamais.

Eh quoi ! j'erre en ces lieux, personne ne s'avance,
Pour mon cœur désolé n'est-il donc plus d'amis ?
Qu'êtes-vous devenus, jours heureux d'espérance ? ...
Qui peut te retenir, ô mon cher Alexis !

N'as-tu rien conservé des jours que je regrette,
Vallon toujours chéri... plaisirs trop fugitifs !
Je suis seule en ces lieux... la nature est muette...
L'Écho lui-même est sourd à mes accens plaintifs.

Hélas ! qu'est devenu le chêne au vert feuillage,
Dont l'abri bienfaisant me protégeait le soir ;
A-t-il été frappé par le tems ou l'orage,
De le revoir jamais faut-il perdre l'espoir ? ...

Je vais te fuir vallon, car tu n'as plus de charmes ;
Ah ! de mon triste cœur, adieu les souvenirs ;
Du moins conserve mieux la trace de mes larmes
Que tu n'as conservé celle de mes plaisirs.

M^{me}. M. D'AVOT.

— M. de Momigny, connu par un grand nombre de compositions musicales, et qui a publié l'année dernière *la seule et vraie Théorie de la musique* ; vient de répondre aux atta-

ques de M. Morel, contre ce même ouvrage. On lira avec intérêt la réfutation de M. de Momigny; ses raisonnemens, qui tendent à démontrer les abus des anciennes routines, sont développés avec autant de précision que de clarté. M. de Momigny termine par une proposition qui doit ne laisser aucun doute sur la justesse des principes qu'il avance. « Je propose, dit-il, à tous ceux qui voudront prendre connaissance de ma Théorie, de la leur expliquer gratuitement. Les professeurs peuvent tous venir séparément, ou en tel nombre que ce soit, je prends l'engagement solennel de les satisfaire, si c'est la vérité qu'ils cherchent. Ce n'est pas la vaine gloire qui m'anime, c'est positivement l'amour ardent de ce qui est juste et raisonné. Que toutes les petites passions et toutes les petites rivalités cessent, et que les hommes à talent qui sont plus faits pour s'apprécier mutuellement et avec une générosité qui les honore, que pour se dénigrer d'une manière avilissante, se réunissent pour reconnaître franchement si l'ouvrage proposé est ou non celui que les artistes demandaient depuis long-tems » ?

THÉÂTRES.

PORTE SAINT-MARTIN. — Tandis que les amateurs écoutaient avec plaisir la délicieuse voix de Ponchard, applaudissaient à la gentillesse de Léontine, ou frémissaient à l'aspect du *Meurtrier* et du féroce *Ali-Pacha*, les oreilles des élégantes à la mode étaient assourdies au théâtre de la Porte Saint-Martin par le son aigu des sifflets, ou les huées qui ont accompagné la première représentation donnée par la troupe anglaise. Quoique la pièce fût du *divin Shakespeare*, elle n'en a pas été plus écoutée; quoique... on n'a pas fait plus de silence... et les acteurs français ont remplacé à la deuxième représentation ces artistes étrangers qu'on paraît ne pas vouloir accueillir.

A ce numéro est jointe la planche 67.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.